

## **Cette nuit même**

Le castrat chante,  
Son chant monte  
Calme et haut,  
Comme une fumée droite dans la nuit claire, cette nuit  
même.

Bien campés sur nos arpions,  
L'œil aiguisé par l'horizon  
Jusqu'à ces zones claires  
Où tout semble parfait,  
Où les sphères nous font  
Le coup des trajectoires,  
Où la surface de l'eau,  
Aplat miroitant,  
Renvoie au ciel limpide  
Les lignes et leurs degrés  
En tous points concordants,  
Que voyons-nous donc  
Sinon l'image sans faille  
D'un univers décalqué ?

Nous étions deux fourmis se palpant des antennes,  
Deux Martiens éblouis, deux idées, deux amis.  
Sur la table, en désordre, des bonheurs et des peines,  
Des larmes et des rires, des frayeurs et aussi  
Les vides et les pleins du plus beau des cantiques  
Découpés de ta main flambaient comme le font  
Au soleil moucherons, poussières électriques,  
Postillons de la terre et, au loin, les flonflons.  
Coquilles, carapaces, armures de chitine,  
L'attirail rutilant des Martiens en exil  
Déposé doucement vibrait de ses épines,  
De ses crocs et ses becs désormais inutiles.  
Pour la bonne raison que lorsque les mots tanguent  
Bord à bord sur l'écume, il n'est plus nécessaire  
Que se crispent les poings, que les gosiers se serrent.  
Nous étions deux fourmis parlant la même langue.  
Du moins le pensions-nous.

Attention au temps, fillettes ! il aime à se cacher derrière l'instant.

La charrue est lourde aux bras.  
Et ma mule pète dans le matin froid.  
Et pousse et tire, et pousse et tire, et ouvre le sillon.  
C'est une des innombrables langues qu'entend la terre.  
Et moi, le cul dans la glèbe, je parle à ce qui n'est pas encore,  
à ce qui est, à ce qui n'est plus.  
Et cela fait beaucoup de monde.  
On n'est jamais seul, finalement.

De toutes petites choses,  
Une algue échouée peut-être,  
Un caillou qui grimace  
Un crabe comme un bijou.

Et voici une larme.  
J'y goûte, c'est la mer  
Qui s'en va à la mer  
De nos yeux ouverts.

De toutes grandes choses  
Une grève infinie peut-être,  
Une mouette qui glisse,  
Un soleil qui s'embrume.

Et voici une vague.  
J'y goûte, c'est la mer  
Qui abandonne des trésors  
Pour nos yeux ouverts.

Lorsque l'aube nous cueille,  
Moi, les pensées en bataille,  
Elle, songeuse, ses longs cils baissés,  
La bouche entrouverte sur les dents du bonheur,  
Nous ne disons rien.  
Nous ne bougeons pas.  
Nous donnons sa chance à notre pincée d'éternité.  
Pourquoi alors me souffle-t-elle : « Tais-toi, je te prie.  
Écoute le bruissement du monde » ?  
Mes pensées sont bavardes, faut croire.

J'ai vu le ciel grimacer,  
J'ai vu le ciel se tordre, se vriller  
Le ciel, oui.  
Le ciel déchiré, strié, couturé, parcouru.  
Le ciel dévalisé.  
Et finalement, le cri du ciel, craché, fulgurant, rauque,  
puissant...  
J'ai rentré les épaules, fermé les écoutilles, vendu mon âne  
gris.  
Il n'y avait plus qu'à attendre  
L'événement.  
Et toi, demoiselle, pendant ce temps, tu faisais la pirouette.

Un oiseau passe  
Son vol est un abandon  
Je vacille

Par les grenades, les rockets, les bombes et les mines,  
Par le lance-flammes et les cris carbonisés,  
Par la bombe A, la bombe H et la bombe à neutrons,  
Par la baïonnette, les ventres déchirés et la tripaille,  
Par le glaive, le pilum et le gourdin, par les crânes fracassés,  
Par le feu céleste qui colle et s'attache, par les peaux en lambeaux,  
Par la balle dum-dum bricolée à la lime à ongles entre deux attaques,  
Par les torpilles, les missiles et les barils d'explosifs,  
Par les coups de sifflet qui engagent l'assaut,  
Par l'ypérite et les poumons brûlés, par les défoliants et les jungles défaites,  
Par la boue des tranchées, les rats et les morbaques,  
Par les chambres à gaz, par les crématoires,  
Par les drones tueurs et les braves du joystick,  
Par Dresde, Alep et l'absurde dôme-squelette d'Hiroshima,  
Par Oradour-sur-Glane, Guernica, par le ghetto de Varsovie,  
Par Birkenau, Majdanek, par Sobibor,  
Par la mitrailleuse lourde, le fusil-mitrailleur, par le fusil à lunette, par l'épaule paisible du sniper,  
Par les tanks, les bazookas, les mortiers, les grenades,  
Par les missiles sol-sol, air-sol, sol-air, air-air et j'en oublie,  
Par la chatte perdue entre les lignes, par ses mamelles flétries, par ses petits qui piaulent sur la lande défoncée,

Par les enfants hâves, par les ateliers pourris de notre monde,  
Par les FAL, les Uzi, les Sten, par les Luger Parabellum  
Par ce corps biscornu épinglé aux barbelés, qui pue, qui pue tant qu'il pue encore, qu'il puera toujours,  
Par le tranchant, le perforant, le suffocant, le heurtant, le soufflant, le choquant, l'ionisant, le percutant, l'innervant, le disloquant, l'aveuglant, l'assourdissant, le démantelant,  
Par Sébastien Le Prestre de Vauban, Albert Speer et Wernher von Braun, par les talentueux ingénieurs de Lockheed Martin, de la FN ou de Dassault Aviation,  
Par les mines et les prothèses, par le shrapnell et la mitraille,  
Par le poteau d'exécution, par le coup de grâce,  
Par la sainte Kalash et l'explosif bricolé, par les bouteilles de butane, les clous et les boulons,  
Par la ceinture détonante, par le poignard et les gorges ouvertes, par le sabre et les têtes qui roulent,  
Par tout cela, indéniablement, je suis humain

Par les sourires, tous ces sourires,  
Innocents, roublards, gênés, éblouissants, mutins, esquissés, amusés, timides, tristes, mutiques, blagueurs, désespérés, radieux, éloquents,  
Par les sourires, tous ces sourires,

De connivence, de compassion, de souffrance, d'amour, de  
tendresse, d'agonie, d'excuse, de repentir, de rencontre,  
d'adieu, de reconnaissance,  
Par ces sourires, indéniablement, je suis divin.  
Sinon, c'est pas la peine, *dè* !

Que ceci clôture les vies que vous n'avez pas eues  
Et celles que vous n'avez pas.  
Qu'elles restent dans les cieux parfumés

Y aller avec recueillement et curiosité,  
Sérénité et vigilance.  
Y aller sans savoir où,  
D'un pas ferme ou sans même bouger.  
Y aller en oubliant pourquoi,  
En hésitant, en caracolant.  
Y aller en tremblant, les naseaux ouverts,  
Et le nez, et les oreilles, et la tête.  
Y aller en fredonnant la simple ritournelle  
De l'innocente cruauté des choses.  
Y aller comme on enfile un gant,  
Comme s'emboîtent les poupées russes.  
Y aller tête en l'air, nonchalant,  
En priant, en riant, en fanfare.  
Y aller, enfin, sans raison,  
Pour le geste.  
Ce n'est pas une mince affaire que d'effleurer la toge de  
Dieu.

Du margouillat, je n'ai ni la longue langue,  
Ni la patience, ni l'attention, ni l'œil vif,  
Ni la parure d'or et d'azur,  
Je n'ai rien du margouillat,  
C'est désolant.  
Mais toi, petite fille, tu es une margouillette.

J'entends les coups du marteau chasser le clou  
J'entends la scie mordre la planche  
J'entends la pelle gâcher le mortier  
J'entends la hache fendre le bois de chauffe  
J'entends gémir la poulie du puits  
J'entends les enfants crier leur joie de vivre  
J'entends les femmes rire et rire et rire et s'échanger les  
nouvelles  
J'entends la charrette cahoter sur la piste  
J'entends braire l'âne en mal d'ânesse  
J'entends les pieds de la danseuse soulever la poussière  
J'entends le froissement du rideau sous le vent  
J'entends chanter le fou de Dieu dans la rue  
J'entends le frou-frou de la tourterelle qui se pose  
J'entends les palmes du rônier cliqueter comme un sac d'os  
J'entends la queue du varan traîner dans le sable  
J'entends pousser les baobabs, et les fromagers, et  
l'éphémère herbe folle  
J'ai des yeux cependant, mais ce matin je les ai fermés

Il en allait d'un rien,  
Et rien n'est plus ardu que la détermination d'un rien.